

ques défauts résultant de sa nature artistique, il jouait là un rôle marquant et donnait un grand relief aux discussions de la Chambre. Il sera difficilement remplacé. La rumeur publique lui désigne plusieurs successeurs; le bon numéro sera probablement tiré lorsque notre feuille arrivera à destination. Nous réservons notre appréciation.

Notre bonne ville est en pleine agitation électorale. La chose n'est pas nouvelle, elle se répète tous les ans. Cette année, pourtant, les élections municipales revêtent un caractère tout nouveau, surtout dans les Quartiers St. Louis et St. Jacques. Quelques libéraux et nationaux, encouragés par leurs succès de l'année dernière, avaient décidé de porter les élections municipales sur le terrain brûlant de la politique. L'Échevin David, député de Montréal-Est, à la Chambre Locale, et membre important de la Corporation depuis douze ans, a travaillé pour Sir George E. Cartier à la dernière élection. Il représente le Quartier St. Louis. M. Rivard, jeune homme de mérite, qui a représenté le Quartier St. Jacques durant les trois dernières années, a eu également le malheur de travailler pour Sir Georges. Tous deux sont marqués d'une croix noire et ont une opposition acharnée, qui n'a pas d'autre motif que leurs sympathies politiques. Nous déplorons infiniment ces funestes tendances; nous espérons que le bon sens populaire arrêtera le fléau. Il y a de bons indices et de bons précédents. Tous les libéraux, tous les conservateurs ne donnent pas dans le même travers. M. Cassidy, libéral, élu maire par acclamation, par les conservateurs comme par les libéraux—a flétri l'invasion de la politique dans l'arène municipale. Jadis, quand la ville était représentée par trois conservateurs, on ne voyait pas de ces choses. MM. Doure, Cassidy et Grenier étaient élus, les uns par acclamation, les autres par écrasantes majorités, par les conservateurs comme par les libéraux. Cette année même, les Conservateurs du Quartier Est se sont prêtés avec plaisir, deux fois, à l'élection par acclamation de l'estimable M. Jodoin, libéral. Nous avons tout lieu de croire, d'espérer que cette manie malsaine—mêler la politique aux affaires municipales—ne recevra pas d'encouragement de la part des électeurs.

J. A. MOUSSEAU.

UN BON EXEMPLE A SUIVRE.

On lisait sur *L'Opinion Publique* du 23 janvier l'entre-filet suivant: "Dix pétitions ont été présentées à la législature d'Ontario, demandant de prohiber la fabrication de boissons alcooliques"

Voilà certes une nouvelle que nous ne devons point laisser passer inaperçue, car c'est peut-être nous, Canadiens-Français, qui avons le plus grand besoin d'arrêter le fléau des boissons enivrantes.

Il ne faut pas craindre de le dire, nous avons sujet d'être profondément humiliés en voyant l'état de dégradation morale dans laquelle l'ivrognerie a plongé un si grand nombre de nos compatriotes. Et quels dommages notre petit peuple, qui a tant de besoin de toutes ses forces vives, n'a-t-il pas éprouvés par suite de ce vice honteux? Tel homme, doué des plus brillantes qualités, annonçait un homme d'énergie et d'influence; la renommée avait commencé à célébrer son nom, nous allons nous reposer sur lui pour combattre nos importants combats; le voilà qui s'adonne aux boissons enivrantes, ce n'est plus qu'une existence vulgaire et inutile; le pays a perdu un défenseur! Tel autre se trouvait à la tête d'une grande fortune, on croyait bien qu'il allait, au moyen de ses capitaux, répandre l'activité et l'industrie autour de lui; il devient ivrogne, et voilà que bientôt il n'est même plus en état de gérer ses propres affaires; il se fait mourir en quelques mois, ou il dissipe cette fortune sur laquelle on fondait tant d'espérance.

La religion a bien fait ce qu'elle a pu pour contrecarrer l'ivrognerie; pendant quelque temps elle a semblé réussir, ce temps est passé! Avec une population mixte et voyageuse comme la nôtre, on comprend que les succès des prédicateurs ne devront jamais être que temporaires, et que l'œuvre sera toujours à recommencer.

C'est donc sur le gouvernement que se fonde notre dernière espérance, car, lui, il dispose de la force matérielle, et il peut atteindre tous les individus, protestants ou catholiques, pratiquants ou non pratiquants. Il peut couper le mal dans sa racine en empêchant la fabrication et le commerce des boissons alcooliques. Nécessairement il faut en venir là, car tant qu'il y aura des brasseries, il y aura des teneurs de guinguettes pour les encourager, et tant qu'il y aura des guinguettes il y aura des hommes abrutis qui iront y sacrifier leur santé et leur honneur.

Il y a des personnes qui ont de singulières idées sur la question qui nous occupe en ce moment; si vous leur dites que l'ivrognerie fait d'affreux ravages au milieu de nous, elles vous répondent stoïquement: Que voulez-vous, nous sommes un peuple du nord! Ceci rappelle à merveille la personne flegmatique qui voyant un pauvre jeune homme charger un pistolet pour se donner la mort, ne se mettait pas en peine de l'arrêter, mais se contentait de dire: Que voulez-vous, son père s'est pendu! S'il est reconnu que les peuples du nord sont généralement portés à l'ivrognerie, ce n'est pas à dire pour cela que nous puissions rester les bras croisés, au contraire, cela démontre invinciblement la nécessité de faire des efforts pour arrêter le mal avant qu'il soit trop profondément enraciné. Les peuples du midi, (1) malgré la corruption de leurs mœurs, sont beaucoup moins ivrognes que nous, pourquoi cela? Parce que dans leurs pays, on cultive la vigne et l'on boit un vin pur qui rassasie avant d'enivrer; mais en Canada, on boit ce que l'on a, c'est-à-dire ce terrible whiskey qui a le double pouvoir de tuer le corps et d'abrutir l'âme.

Pour participer autant que possible aux avantages des peuples du midi, il faudrait tout en empêchant le débit des boissons alcooliques, encourager l'importation directe des vins français, et, pour cela, diminuer les droits qu'on a imposés sur cet article. Qu'on ne vienne pas objecter que le chiffre de nos importations, déjà trop considérable, se trouvera encore aug-

(1) Nous parlons des peuples français, italien, espagnol, etc.

ment, car la vigueur morale que cela donnerait à notre peuple compenserait mille fois ce désavantage. Nous ne voulons pas nous arrêter à l'opinion de ceux qui disent qu'empêcher la fabrication des boissons alcooliques, c'est contribuer à notre ruine en détruisant une industrie canadienne. Pourquoi n'ajoute-t-on pas que cela va diminuer aussi la hideuse industrie dont St. Paul nous défend de prononcer le nom? Honte à ceux qui préfèrent l'industrie à la moralité!

La Province d'Ontario se ressent du mal qui nous ronge, et voilà que dix pétitions se présentent à la Chambre pour obtenir une réforme. Décidément les Haut-Canadiens sont nos maîtres dans l'ordre des choses pratiques; ils l'ont déjà prouvé bien des fois. Il ne faut jamais dédaigner de suivre un bon exemple, qu'on se le dise donc d'avance et qu'à la prochaine session, les pétitions contre le whiskey, pleuvent devant notre chambre d'assemblée. Qu'on parle moins du double mandat et de cent autres choses plus petites les unes que les autres, et qu'on s'occupe un peu de la grande question de moraliser notre peuple et de lui ôter des mains une arme terrible avec laquelle il menace de se suicider.

Qu'on chasse le whiskey, et les élections cesseront d'être ce qu'elles sont aujourd'hui: une honte et une plaie. Nous attendons beaucoup de l'avenir, car nous avons appris qu'on s'occupe déjà de cette question à Montréal, et nous ne pouvons douter qu'une œuvre aussi patriotique ne soit bénie de Dieu et ne fasse rapidement son chemin.

M.

PROMENADES A TRAVERS LES ILLUSIONS D'UN JEUNE HOMME DE LETTRES.

PREMIÈRE PROMENADE.

Y a-t-il une vocation littéraire?

—Oui.

Tous ceux qui écrivent ont-ils cette vocation?

—Non.

C'est carré, mais vrai.

Il n'est pas un élève de belles-lettres qui n'ait eu ses heures d'illusions et d'enthousiasme, pendant lesquelles brandissant sa plume, il s'est écrié: "Ceci me mènera loin!"

Il n'est pas un collègue de dix-huit ans qui, exalté par la lecture des poésies magistrales de Victor Hugo ou des harmonieux et doux vers de Lamartine, ne se soit pris à rêver, lui aussi, puissants et sonores alexandrins, et des guerrières ou folâtres idylles!

Mais il y a loin du désir à la possession. Je n'aurai pas la maladresse d'initier le commun des mortels à toutes les petites misères de la vie littéraire, et, si je soulève un peu le coin du rideau qui cache, aux regards du vulgaire, le sanctus sanctorum des rois de la plume, je le ferai avec discrétion et mesure, de manière à ne pas compromettre le corps.

II.

Et, souvent, ce beau feu est allé prosaïquement s'éteindre dans l'eau glacée de la première déception qui a suivi le premier essai.

D'autres illuminés, plus courageux, sans s'effrayer des ruades furibondes de Pégase, et voulant forcer une vocation rébarbative, ont persisté à croire, en dépit de la mauvaise volonté du symbolique animal.

Ni les chûtes, avec leur cortège de meurtrissures; ni les sages avertissements du grand censeur Boileau; ni les froideurs de la muse, qui s'est montrée de plus en plus récalcitraire et hargneuse, n'ont pu guérir ceux-là.

Ils se sont dit chacun: "Il y a chez moi l'étoffe d'un écrivain remarquable. Les gouttes d'eau creusent à la longue les roches les plus dures... ma vocation viendra à se faire jour... Persévérance donc!"

Ces malheureux sont à plaindre, et je ne leur marchandais pas pitié. Parasites sur le tronc vigoureux de la littérature, ils vivent maigrement, ne tirant, pour leur subsistance, qu'une sève sans richesse et rebutée des grands rameaux.

Et, ces sucs appauvris, quels miraculeux efforts d'aspiration ne leur faut-il pas exercer pour se les approprier!

Cette catégorie d'écrivains chez qui la vocation, acculée dans le plus creux de son antre, montre pourtant encore les dents et résiste quand même, compte plus de victimes qu'on ne serait porté à le croire.

Tous ses membres sont piocheurs infatigables, et, dans ce qu'ils produisent, un travail énorme supplée à peine au défaut de l'inspiration, à l'absence du feu sacré.

Je n'ai vraiment pas le courage de conseiller à ces pauvres forçats d'une conviction faussée d'abandonner la plume et

D'être plutôt maçons, si c'est là leur métier.

Il en coûte toujours de jouer le rôle de trouble-fête....

Décidément, je laisse à d'autres la tâche d'effaroucher les illusions de ces pseudo-hommes de lettres.

III.

Il est donc bien compris que ce n'est pas pour régenter ceux qui se mêlent d'écrire et rechercher s'ils y sont appelés ou non, que je confectionne ce salmigondis littéraire.

Chacun ne doit être jugé que par ses œuvres—et, s'il existe des chrétiens assez patients pour suer sang et eau à aligner des mots et des phrases, inclinons-nous bien bas et disons, avec le grand Napoléon: "Honneur au courage malheureux!"

Puis,

Laissons-les faire:

C'est leur affaire.....

comme dit certaine chanson de ma connaissance.

Pour le quart d'heure, donc, je rengeine toute intention maligne vis-à-vis des littérateurs, quels qu'ils soient—vrais ou faux, lavés ou non dans les eaux d'Hyppocrène.

A la condition, toutefois, qu'on me permette de faire une petite excursion dans le for intérieur de ces messieurs et de disséquer doucement, avec toutes les précautions imaginables, certains lambeaux de leur moral....

J'y trouverai probablement—à côté de robustes convictions et de foi raisonnée en l'avenir—beaucoup de petits ridicules, une masse d'illusions deniquotiques et des quantités énormes de suffisance, hachée menue avec des prétentions abracadabrantes....

Mais, parole d'honneur! je ferai en sorte d'exhiber tout cela sous son moins mauvais jour et de ne mettre en lumière que les horreurs les plus.....présentables.

Bon. Si le cœur vous en dit, cher ami lecteur, vous me suivrez maintenant chez mon leur Alexandre-Thomas-Claude LaPlume—jeune homme fort en thème, très-intéressant sous plus d'un autre rapport, tout fraîchement exhumé du collége... et faisant ses premières armes dans l'arène littéraire.

Monsieur LaPlume est le type de l'homme de lettres que je

veux étudier en votre compagnie. Nous le suivrons—si vous le voulez bien—dans les principales phases de sa vie littéraire.

IV.

Alexandre-Thomas-Claude LaPlume—littérateur en herbe, journaliste à l'état d'ovule, poète et romancier en intention—loge dans un bon garni de la Haute-Wille (nous sommes à Québec), rue St. Georges.

Au moment où nous avons l'honneur de lui faire visite, il se promène fiévreusement dans sa chambrette.

Son front est soucieux et semble avoir des velléités d'éclater, sous la pression de quelque vaste pensée qui y fermente.

Sur sa table, et dans un poétique désordre, gisent les nombreux feuillets d'un manuscrit encore frais.

A voir ce jeune homme au front pâli, aux yeux fatigués, à la démarche nerveuse, il n'est pas difficile de reconnaître un de ces mortels privilégiés pour qui la plume sera une épée napoléonienne et se taillera, dans le domaine littéraire, un puissant empire.

En effet, le jeune LaPlume vient de faire, dans les lettres, un début qui le révèle maître. Lisez plutôt le volumineux manuscrit dont je viens de vous parler.

C'est une correspondance, adressée au *Journal de Québec*, et dans laquelle l'auteur porte des coups cicéroniens à la Compagnie du Gaz. Le pauvre monsieur Peebles et ses acolytes ne se relèveront certainement pas de la cyclopéenne défaite que cette correspondance leur inflige....

Je ne vous cache pas que Claude—dont le cœur est encore virginal—éprouve quelques remords, en songeant aux conséquences probables de son écrit. Mais l'amour de la gloire étouffe bientôt ces charitables pensées.... et les frissonnements qui font tressailler les muscles du jeune correspondant n'ont d'autre cause que l'impatience et l'anxiété.

Qui de vous, mes maîtres, ne les a ressentis, ces doux frémissements, à l'attente du journal dans lequel devait paraître votre premier article? Qui de vous n'a savouré l'âpre volupté de cette attente fiévreuse?... Comme la journée se traînait lourdement, n'est-ce pas?... et qu'elles étaient donc lentes à glisser sur leur cadran—pourtant si petit—les paresseuses aiguilles de votre montre!

Oh! le moment solennel que celui où vous avez lu, pour la première fois, vos propres pensées en caractères moulés, où vous vous êtes vus imprimés!

Quand je vous aurai dit que LaPlume en est à ce point culminant de sa carrière littéraire, vous ne serez donc aucunement surpris de voir sa joue pâle se vermillonner, son œil terne lancer un éclair, chaque fois qu'un bruit de pas fait résonner le macadam ou que le son d'une clochette réveille les échos du corridor.

Enfin, vers cinq heures, un carillon plus sonore et plus prolongé que tous les autres se fait entendre; des pas rapides et légers, qui effleurent à peine le parquet, bruisent dans le voisinage de la chambre de Claude; la porte s'ouvre....

Le cœur du jeune auteur cesse de battre. Un flot de sang monte à sa figure blême, qu'il enflèvre et brûle....

C'est le journal!

V.

Comme cela arrive toujours en pareille circonstance, Claude LaPlume qui, tantôt, désirait si ardemment l'arrivée de ce messager incorruptible qui doit transmettre aux quatre coins du pays sa manière de penser touchant la Compagnie du Gaz, Claude LaPlume hésite maintenant à ouvrir le journal.

Les mains lui tremblent, et un doute affreux l'étreint à la gorge, comme le feraient des doigts géants:—"Si mon écrit n'y était pas!"

A cette seule pensée, un voile sombre s'interpose entre les yeux du jeune littérateur et l'avenir brillant qu'il s'est forgé dans sa laborieuse imagination.

Mais, comme il faut en finir et que la plus cruelle certitude vaud mieux qu'un doute plein d'angoisses, la feuille-sphinx est déployée, ouverte.... et les rayons dorés d'un beau soleil de juillet—tombant en éblouissantes cascades d'une large et haute fenêtre—viennent folâtrer sur ce titre, en gros caractères:

CORRESPONDANCE,

et sur ce sous-titre, moins en relief, mais parfaitement visible, lui aussi:

"La Compagnie du Gaz de Québec."

Tableau!

Littérateurs aujourd'hui sur le pavois, reportez-vous à votre première tartine; journalistes, pensez à votre premier éditorial; artistes, à votre premier pastel; poètes, à votre premier quatrain; pères de familles, enfin, retournez-vous en arrière et contemplez, dans son berceau, votre premier enfant!

Et, alors, seulement alors, vous comprendrez l'incommensurable joie qui inonde le cœur de Thomas-Alexandre-Claude LaPlume, pendant qu'il lit sa correspondance contre l'Infornée Compagnie du Gaz de Québec....

Cette opération dura longtemps.

Claude relut cinq ou six fois son élucubration,—se trouvant chaque fois plus persuasif, plus sublime, plus foudroyant. Il ne pouvait se lasser d'admirer les grâces ingénues que revêtait sa pensée, correctement alignée dans les colonnes du journal et exhalant ce parfum d'imprimerie.... qui indique le bon crû.

Chaque examen nouveau l'amenait à la découverte de beautés qu'il n'avait pas même soupçonnées: quelque épithète bien sonnante, un mot rare, sentant son savant d'une lieue, un tour de phrase original—fleurs brillantes, mais modestes, cachées dans les hautes herbes de sa phraséologie!

Après avoir tout pesé, tout supputé, LaPlume s'avoua qu'il était appelé à de grandes destinées littéraires, que son pays serait, un jour, fier de le posséder, que Dieu le suscitait pour accomplir quelque puissant dessein....

Enfin, bref, il se bombardait grand homme.... en germe!

(A continuer.)

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

Le sang est composé de très petites particules ou disques ressemblant aux écailles d'un poisson. La force nerveuse est l'agent par lequel ces disques sont transmis aux muscles exercés.

Dans les différents membres du corps, les muscles sont pour la plupart volontaires; ceux du cœur, des poumons, de l'estomac, etc., sont involontaires.

Afin de rétablir un organe dérangé ou affaibli, il est nécessaire de promouvoir la force des muscles à travers le système nerveux.

Nous n'avons pas de tonique nerveux à la fois si sûr et convenable que le Sirop composé d'hyppophosphite de Fellows, et en conséquence, nous le recommandons avec plaisir dans les maladies de tels organes qui dépendent pour la santé sur l'action musculaire involontaire.